

L'assignation. Les noirs n'existent pas de Tania de Montaigne
Vu en Amérique... Bientôt en France de Géraldine Smith

Khalil Khalsi

Number 268, Spring 2019

Parler pour autrui : Que dit l'appropriation culturelle ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Khalsi, K. (2019). Review of [*L'assignation. Les noirs n'existent pas* de Tania de Montaigne / *Vu en Amérique... Bientôt en France* de Géraldine Smith]. *Spirale*, (268), 31–33.

CHACUN SA RACE ET LES CULTURES SERONT BIEN GARDÉES

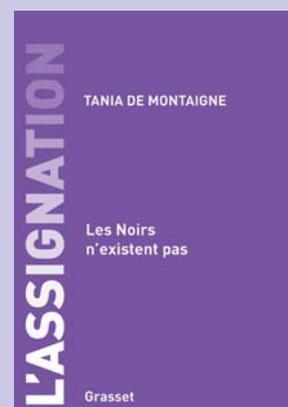
Il est souvent salutaire de prendre le détour de pensées autres afin de revenir, avec du recul, sur un terrain glissant comme celui de l'« appropriation culturelle », un concept dont l'usage s'est surtout répandu sous nos cieux avec, coup sur coup, les affaires SLĀV et Zach Poitras. En ce sens, la lecture de *L'assignation. Les Noirs n'existent pas* de Tania de Montaigne et de *Vu en Amérique... Bientôt en France* de Géraldine Smith offre d'autres avenues de pensée, à même de nous faire prendre la pleine mesure du nuancier que constitue ce concept, par-delà le « pour » ou le « contre » au gré desquels se cristallise la question en Amérique du Nord.

Précisons-le d'emblée : les deux ouvrages concordent dans leur méfiance à l'égard de ce sacro-saint concept. Et nos auteures ont ceci de français qu'elle ne se soucient pas du « politiquement correct » ; elles mettent un point d'honneur à gratter cette couche de tabou qui, par peur d'offusquer les uns et les autres, a tendance à vernir les débats sur l'appropriation culturelle.

Tania de Montaigne et Géraldine Smith refusent en effet d'adhérer à ce qu'elles voient comme une doctrine menaçant le modèle de société français. Dès lors, elles voient d'un œil inquiet le phénomène de « l'appropriation culturelle », propre au multiculturalisme états-unien, et dont elles considèrent l'importation comme dangereuse pour l'universalisme constitutif à la France. Nos deux auteures sont, certes, les premières à admettre les limites de l'idéal d'intégration interculturel qui, héritier des Lumières, fait loi en France avec son lot de paradoxes : aussi somme-t-on les individus de renoncer à leurs particularismes (culturels, ethniques, religieux, etc.) au nom de la transcendance républicaine, tout en n'ayant de cesse de les ramener à leurs origines

L'ASSIGNATION. LES NOIRS N'EXISTENT PAS

TANIA DE MONTAIGNE
Grasset, 2018, 96 p.



VU EN AMÉRIQUE... BIENTÔT EN FRANCE

GÉRALDINE SMITH
Stock, 2018, 230 p.



et aux stéréotypes auxquels ils seraient censés correspondre. Et il est probable que l'universalisme soit précisément ce qui a favorisé ce « fret » conceptuel des États-Unis à la France, comme un revers de médaille ; mais nos deux auteures s'alarment de ce que les débats sur l'appropriation culturelle, quoique basés sur un questionnement légitime, puissent fétichiser la question identitaire et, ce faisant, encourager une vision étriquée et non-évolutive des cultures.

LA RACE, LE RETOUR

Car pour Smith et de Montaigne, le nœud gordien de « l'appropriation » réside entièrement dans son épithète, dans la mesure où ce qui est « culturel », mal défini, est souvent confondu avec ce qui est de l'ordre de l'identité.

Nos auteures, toutes deux journalistes, s'attellent à décortiquer les rouages de cette nébuleuse conceptuelle qu'elles démontent notion par notion, à commencer par celle de « race ». Tania de Montaigne a beau être noire et Géraldine Smith, blanche, elles rejettent toutes deux en bloc le concept de race qui, jouant sur une forme d'amnésie scientifique doublée d'un défaut de traduction de l'américain vers le français, semble être réhabilité par le discours communautariste anglo-saxon. De Montaigne part de son expérience personnelle d'« afro-descendante » pour essayer de retrouver ce moment où elle serait née, vierge de toute histoire personnelle, en tant que Noire. D'un coup, toute son identité se ramasse dans cette majuscule qui porte sa couleur, la forme de son nez et sa chevelure crépue, idéalement tressée en *dreadlocks*... « Avec la Race, la couleur prend une majuscule, on ne dit plus une noire mais une Noire, écrit-elle. S'installe alors l'idée que, pour chaque couleur, il y a une psychologie. [...] Par un tour de passe-passe idéologique, on en arrive à l'idée qu'une personne n'est déterminée que par sa couleur [...]. Plus de culture, juste la Nature qui nous définirait malgré nos expériences singulières ».

De l'autre côté, Géraldine Smith ancre sa réflexion dans son expérience d'épouse d'Américain partie s'installer, en famille, en Caroline du Nord ; là, au même titre que le culte de l'hygiénisme, le *politically correct*, la phobie de l'Autre, l'obsession des « espaces sécuritaires », elle découvre un mode de partage social basé sur le concept pour le moins douteux de race : « [L]es Blancs veulent le rester, soit pour continuer d'engranger la "rente" d'une

suprématie historique, soit pour payer la dette dont ils s'estiment redevables à titre collectif. Les Noirs tiennent tout autant à rester Noirs, le terme renvoyant à une communauté, et à une culture dont ils n'ont aucune envie qu'elle se dissolve dans un ensemble plus large. » Si Tania de Montaigne risque d'être taxée de trahison en ne s'offusquant pas de voir Katy Perry porter des *dreadlocks* dans un vidéo-clip – ce sur quoi elle se fait interroger par une journaliste en sa qualité de « représentante » de la communauté noire –, Géraldine Smith s'inquiète de ce que les concepts de « race », de « culture » et de « communauté » soient interchangeables aux États-Unis et qu'ils constituent la règle de partage d'une société où les communautés se regardent en chiens de faïence – et, parfois, à couteaux (voire à fusils) tirés. Mais ce que toutes deux pointent dans leur investigation, c'est ce tour de force ayant fait revenir le concept de race par la petite trappe de l'appropriation culturelle, par où les démons du vivre-ensemble ne tardent pas à s'infiltrer.

AUTO-FOLKLORISATION ET BESOIN D'AUTHENTICITÉ

« Voilà notre château hanté, écrit de Montaigne. Voilà les fantômes qui nous habitent. Ils parlent à travers nous, ventriloques invisibles. Sommes-nous racistes ? Bien sûr. Nous parlons tous la Race couramment, elle est notre langue maternelle depuis des siècles ». Autant que Smith, cette « Afropéenne » pensait naïvement que le concept de race avait été invalidé scientifiquement. Il est en effet avéré que cette trouvaille anthropologique du XIX^e siècle est ce qui a légitimé le colonialisme, le racisme et autres ségrégationnismes sur la base d'une distinction morphologique entre groupes ethniques, de quoi justifier la hiérarchie et l'exploitation ; tout cet historique dont, à juste titre, les tenants du discours sur l'appropriation culturelle revendiquent l'héritage. Ce legs, ils en souffrent encore du fait d'un atavisme social les discriminant, par un effet de « racisme systémique », en raison de leur différence physique – ce qui n'est pas incorrect mais, précisons-le, constitue tout de même un gros raccourci, ne serait-ce que parce que les conflits de classe semblent être balayés d'un coup de pigment. Or, au-delà des disparités physiques et de leurs soi-disant corrélats culturels (notons d'ailleurs que, plus qu'un raccourci, il s'agit là d'une belle porte dérobée vers l'essentialisme), le concept d'appropriation culturelle hérite d'un lourd passé de violence coloniale, ainsi que l'explique l'auteure de *L'assignation...*

En effet, l'appropriation culturelle « permet de définir l'attitude d'une société blanche dominante qui peut reléguer une population aux marges, tout en s'appropriant ses singularités culturelles ». L'auteure ajoute qu'il s'agit d'un « [m]ouvement ambivalent qui exclut et absorbe en même temps. Je te rejette parce que tu es singulier, mais je fais mien ce qui te singularise ». En spoliant le colonisé de ce qui fait sa singularité culturelle, l'autorité coloniale le phagocyte pour le dissoudre dans la masse collective, tout en arborant cette singularité comme trait collectif. Si cette appropriation concerne avant tout les biens matériels (tous les artefacts coloniaux dont regorgent, à titre d'exemple, les musées des anciens empires français et britannique), le terme aujourd'hui a changé de désignation pour englober tous les signes distinctifs par lesquels une communauté, supposément dominée, revendique son authenticité culturelle – et donc identitaire, la culture étant ce qui devrait arbitrairement lui permettre d'exister (et de se préserver) face à (de) l'autre. Plus encore, ce glissement théorique – du tangible à l'immatériel, de l'objet au sujet – entraîne à sa suite celui de la « culture », qui « devient peu à peu clôture, moyen de délimiter l'espace des uns et des autres ». Et, au-delà de la légitimité du discours basé sur un sentiment réel d'oppression, c'est dans cette pomme de la discorde que se tapit le venin : tel qu'il est pensé et discoursé actuellement, le concept d'appropriation culturelle réactive le préjugé de la race, qui se trouve désormais revendiqué par celles et ceux qui, comme leurs ancêtres, se font discriminer au nom de ce même arbitraire, qui n'est ni de la nature – la biologie ne permet pas de classification raciale –, ni de la culture – il n'y a pas de façon de chanter intrinsèquement noire ni de danser le *baladi* authentiquement orientale. Plus encore, ironisent les auteures, il faudrait protéger sa race d'autant plus farouchement qu'elle fait partie intégrante de l'identité.

LA CULTURE EN DÉPARTAGE

Faudrait-il préciser que ni l'une ni l'autre de nos deux auteures ne remet en question la légitimité du concept d'appropriation culturelle, dont « l'interpellation [...] est salutaire en ce qu'elle oblige à croiser les regards, à se mettre à la place de l'autre », comme l'écrit subtilement Géraldine Smith. Les journalistes relèvent toutefois le ridicule de certains débordements que suscite aux États-Unis ce concept brandi, à leurs yeux, tel un épouvantail. Ainsi, Tania de Montaigne relate l'incident ayant secoué l'Université d'Oberlin, en Ohio, où des étudiants peu ou prou japonais, peu ou prou mexicains, se sont insurgés que la

cantine prenne des libertés avec les sushis et les tacos. Entre la menace de voir ses origines (cette autre coquille vide) se faire insulter – pour peu qu'une lamelle de saumon radioactif permette un quelconque rapport d'identification avec ses ancêtres –, et un acte réel de spoliation menaçant l'intégrité et la survie d'une personne ou d'un groupe de personnes, profonde est la tranchée que creuse ce concept mué en guerre ouverte. Ce que les deux auteures dénoncent, c'est la binarisation du discours entre « nous » et « vous », « Blancs » et « non-Blancs », « oppresseurs » et « opprimés » : « Le "vous" [...] entérine la vision d'une société multiculturelle faite de camps retranchés et d'identités figées, un monde où l'empathie est un cheval de Troie et l'ouverture aux autres une faiblesse », écrit Smith. Dans ce monde aux frontières génético-culturelles bien gardées, c'est l'arbitraire racial et historique qui, selon le préjugé du faciès et en se moquant des luttes de classe, range d'un côté et de l'autre descendants d'opprimés et héritiers d'opresseurs. C'est l'instrumentalisation d'une théorie éculée qui ressuscite les anciens partages en les articulant autour de l'« identité », un concept « *survalorisé* » selon Smith, ne serait-ce que parce qu'il sacrifie l'individualité pour se confondre avec l'appartenance – qui est, rappelons-le, un principe de gouvernance.

À tout prendre, selon nos auteures, le pas de trop que risque une approche non-nuancée, car vindicative, du concept d'appropriation culturelle, c'est le retour en force des frontières, et ainsi le refus de toute transformation, de tout échange, de toute évolution. C'est le risque de voir des cultures se mouvoir séparément, sans brassage possible, comme autant de boîtes de Pétri rangées côte à côte. C'est aussi la crainte de voir l'auto-essentialisme sévir sous le règne du consensus mou ; le danger d'instrumentaliser des concepts proprement coloniaux comme ceux d'« identité » et de « culture » qui sont initialement, rappelons-le, des objets d'étude forgés par l'ethnographie afin d'essentialiser les populations étudiées, de les dé-subjectiver en vue de les dominer. L'appropriation culturelle doit être mise en question en fonction du milieu où elle se répercute (les États-Unis ne sont pas le Québec, encore moins la France), débattue dans toute sa complexité, décortiquée avec un arsenal théorique propre – car c'est, comme nous venons de le voir, en jouant maladroitement avec les concepts que les tenants du discours légitiment leur argumentaire. Par pudeur, Zach Poitras fait marche-arrière avec ses *dreadlocks*. Robert Lepage s'insurge puis fait volte-face, histoire de ne pas aller à contre-courant de l'Histoire. Betty Bonifassi ravale ses larmes chez Guy A. Lepage. Chloé Sainte-Marie s'inquiète que son art ne soit qu'usurpation. Elena Stoodley, la conseillère afro-descendante de SLĀV, rétorque que la chanteuse devrait demander aux Autochtones pour savoir si elle est en délit d'appropriation. Ainsi soit-il.